

Un marché
noir

*La fouille de textes et de données est interdite conformément
à la Directive (UE) 2019/790. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé
à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle,
sans accord préalable des ayants droit. < TDM-RESERVATION: 1>.*

© Place des éditeurs, Les Avrils, 2026.
Tous droits réservés pour tous pays.

Les Avrils
Place des éditeurs
92, avenue de France
75013 Paris

lesavrils@editions-delcourt.fr
www.lesavrils.fr

Un marché noir

Bérénice
Pichat

Les Avrils

Est-ce que je saurai un jour ce qui t'est
arrivé? Comment trouver les preuves?
Comment mettre des mots sur une horreur
impossible à deviner? Peut-on formuler
l'insoutenable? Pourquoi le faire?
À quel prix? Comment continuer
à vivre avec ces images?

Comment ai-je pu être assez stupide?
Aussi aveugle? Aussi confiant?
Qu'avais-je cru? N'avais-je rien compris?
Rien appris?
Comment l'aurais-je soupçonné?

Pourrais-je pardonner?
Me le pardonner?
Et toi, me l'aurais-tu pardonné?

As-tu lutté, crié, appelé, pleuré?
Longuement tapé au sol,
gueulé tout ce que tu pouvais?
Comment imaginer le contraire?

Au bout de combien de temps as-tu sombré?
Une nuit, est-ce que tu n'as simplement plus
trouvé la force, et tout laissé tomber?

As-tu cru que je t'avais abandonnée?
Combien de jours, d'heures,
avant de renoncer?
Pourrais-je seulement le savoir?
À quoi bon?
Qu'est-ce que l'apprendre y changerait?
Réparerait? Rachèterait?

Est-ce que cela te ramènerait?

SERVANE

Septembre 1941

Elle a faim. Ça fait longtemps, maintenant.

Chaque matin, dès le réveil, il faut surmonter la faiblesse, se lever, s'habiller et partir travailler. Six jours sur sept, aller à la boulangerie. Un mi-temps. C'est déjà quelque chose. Elle rapporte parfois un pain de misère, obtenu en raclant les restes de farine des tapis. Léger, dur, peu nourrissant, ce « pain de chien » est vendu sans ticket – par les temps qui courent, c'est un privilège, presque une friandise.

Sa vie se déroule dans un brouillard devenu si familier qu'il ne la révolte plus. Elle avance à tâtons. Elle a tout le temps froid. Même les gestes les plus ordinaires lui demandent des efforts, se font dans la douleur. Ses crampes d'estomac l'épuisent. Ses bras et ses jambes sont couverts de bleus qui ne disparaissent plus. Son corps vide flotte en permanence ; trop souvent, le sol tangué et se dérobe sous ses pas. De la réalité ne demeure qu'une idée fixe, triviale, une obsession qui l'agite, la possède et la résume : manger.

C'est insidieux, la faim. Au début, ça paraît négligeable. Une fringale qui dure, un creux sans fond. Faute d'être jamais satisfait, ce désir latent s'organise et progresse. On prend sur soi, on se serre la ceinture, comme si de rien n'était. Mais ça ne fait que croître : la voix du manque vire, trouble, tourne à la hantise. Face à l'estomac vide depuis trop longtemps, plus rien ne paraît important, plus rien ne tient. À part le prochain repas.

Cette voix, Servane aimerait pouvoir l'ignorer, mais elle se retrouve à l'écouter. Comment faire autrement ? Elle est toujours là, à murmurer à son oreille les noms de mets ordinaires, désormais introuvables, auxquels la jeune fille pense longuement. Des heures entières à tenter de se rappeler le goût du beurre salé, de la crème fraîche. Du chocolat.

*

Dos au mur de la cage d'escalier, elle attend Cécile, sa tante, qui a voulu se faire peser. Quelle drôle d'idée de vouloir connaître son poids, à quoi cela pourra-t-il bien lui servir – elle garde cela pour elle. Un voisin, ancien préparateur en pharmacie, améliore son ordinaire en mettant un pèse-personne à disposition des locataires de l'immeuble. Moyennant un petit don – coupon de tabac, œuf, bol de soupe –, chacun peut monter sur l'antique plateau en fonte ; lui se charge de déplacer le poids de laiton brillant sur la graduation et de lire le résultat. Tout l'immeuble a défilé : c'est mieux que

d'aller à la pharmacie où il y a toujours quelqu'un pour espionner.

Depuis le palier, Servane entend le voisin siffloter une rengaine démodée – une histoire loufoque de tickets de rationnement et de réserves stockées par une certaine Mme Duchnock. L'année dernière, les paroles la faisaient rire; elle n'imaginait pas que l'huile, le sucre, l'essence – qui rimait dans la chanson avec beurre rance – seraient un jour de l'ordre du souvenir. Aujourd'hui, elles l'agacent. Son sens de l'humour a fondu en même temps que son poids.

Cécile réapparaît, l'air abattu: elle pèse à peine quarante-trois kilos – huit de moins qu'avant-guerre. Rien de bien neuf. Servane refuse de monter à son tour sur le plateau: inutile de payer pour savoir que les rations, de plus en plus serrées, sont insuffisantes. Devant la porte de sa tante, elle voudrait bien trouver quelque chose à dire pour la réconforter, mais il n'y a rien à ajouter; alors elle l'embrasse, puis descend encore un étage et rentre chez elle.

*

Dès son retour de la boulangerie, elle file le plus souvent chez Lebourg, l'épicier de la rue Thiers, chez qui elle est inscrite. Son filet à provisions se balance, vide. Pourvu qu'il y ait de quoi le lester un peu. Dans la queue, elle ne discute avec personne. Ceux qui l'entourent sont des automates. Toujours à la même place dans la même file. S'ils se parlent, c'est d'un ton

morne – et seulement à propos de nourriture, de tickets à toucher. Depuis des mois, on ne trouve presque plus rien dans les magasins. Le peu proposé est hors de prix, et de piètre qualité. La queue, à chaque fois plus interminable que celle de la veille. La vie s'écoule comme ça, debout, en ligne, sur un trottoir pendant des heures. Rien d'autre n'a l'air vrai. Une existence devenue toute petite, sans éclat. Uniquement aux heures autorisées, entre deux couvre-feux. Sa voilure s'est réduite à presque rien – un morceau de saucisson pour ultime rêve.

Depuis qu'il est rationné, le client n'est plus roi. Alors que l'épicier tend à Servane un minuscule sachet de riz ou une livre de pâtes, il a encore l'air de lui faire une faveur. Il prend tout de même ses bons et son argent, mais du bout des doigts – comme il l'a saluée quand elle est entrée, du bout des lèvres. Remarquant sa moue déçue d'obtenir si peu, il se permet encore de la sermonner. *Allons, mademoiselle, il en faut pour tout le monde.*

À quoi bon protester ? Autour d'elle, tous sont logés à la même enseigne, et personne ne dit rien. Alors, comme les autres, elle baisse le nez et remercie.

*

Sur le chemin du retour, elle rumine. Comment trouver davantage ? Elle se rend bien compte, à leur mine éclatante et leur pantalon sans ceinture, que certains mangent encore. Comment font-ils ?

Elle a déjà surpris des conversations dans l'immeuble. Les voisines bavardent dans la queue pour l'eau, au robinet du palier – *même chez soi, il faut encore faire la queue*. Servane capte les remarques à propos de, les coups d'œil désapprobateurs pour désigner ceux qui. Parfois, des noms leur échappent – à peine articulés, lèvres serrées, crachés tout bas pour accuser, pour s'indigner –, mais ça ne va jamais plus loin. *Non, on n'irait pas jusqu'à dénoncer*, et les yeux se lèvent, *on pourrait, mais on ne le fera pas*. On soupire. *Dieu reconnaîtra les siens*.

Servane saisit à mi-mot. Ceux dont elles parlent ont des combines. Surtout, ils ont de l'argent. C'est toute la différence. Ce n'est pas avec le salaire d'ouvrier de Jacques, son beau-père, ni avec son mi-temps à la boulangerie qu'eux peuvent espérer faire bombance.

Elle se répète les mots attrapés au vol. *Ceux qui mangent encore acceptent de se salir les mains. Ceux-là font des compromis avec leur conscience*. Les voisines opinent sans donner plus de détails. En se quittant, elles n'oublient pas de se souhaiter la bonne journée.

Quel mal au juste font ces gens dont on parle à voix basse? Elle n'en a aucune idée.

*

De loin en loin, parce qu'elles habitent le même quartier, elle croise encore des filles avec lesquelles elle était à l'école communale. Toutes font semblant d'aller bien – et c'est vrai que certaines ont l'air de s'en sortir

mieux qu'elle. On n'évoque pas la situation. Servane ne leur pose aucune question. Elle n'ose plus.

Vue d'ici, la fille qu'elle était avant-guerre lui semble irréaliste : exubérante, extravagante, un vrai moulin à paroles. Elle avait des amies, était appréciée, on la trouvait drôle et jolie – à l'époque, elle faisait tout pour l'être. C'était si facile.

*

Son beau-père entend l'élever correctement – c'est-à-dire en jeune fille modeste et pieuse – et seul, depuis la disparition de sa femme, Colette. Servane ne se souvient pratiquement plus de sa mère.

Quand elle avait sept ans – c'était le tout début de l'été, il faisait chaud –, en rentrant de l'école, elle n'avait plus trouvé son goûter préparé sur la table : ni le verre de lait, ni la madeleine, aucune poignée de noix ou d'amandes. C'était déjà arrivé avant, mais après quelques semaines, Colette et le goûter avaient toujours fini par réapparaître. Pas cette fois.

À partir de là, la table était restée vide après la classe. L'appartement aussi. Peu à peu, le temps avait tout effacé d'elle. Sa voix, son parfum, sa silhouette. Jusqu'à son souvenir.

*

Depuis qu'il est à la tête du pays, le Maréchal National accuse régulièrement les Anglais et leur blocus d'être à

l'origine des pénuries. Le message de ses interminables monologues dans la TSF est toujours le même, *On a perdu, il faut obéir à l'occupant et tout ira mieux*. Obéir et se taire, c'est ce que fait Servane. Pourtant, cela ne va pas mieux. Au contraire.

Parce que l'escalier en bruisse souvent à voix basse, elle sait que sur une autre radio, interdite, résonne régulièrement celle d'un colonel français qui se fait appeler Général. Un ancien ministre – un traître, selon certaines, *n'est-il pas condamné à mort par Vichy?* Lui prétend que la guerre n'est pas encore perdue.

Servane écoute les commères chuchoter : incertitude, mensonges et inquiétudes. Tous et toutes s'accordent à détester les Allemands, mais après ? Les adultes ne font rien. On suit le mouvement mais on ne sait pas où il va.

Personne n'ose.

Une seule chose lui paraît sûre : aucun de ces chefs ne doit crever la faim comme eux.

Elle se demande souvent que faire, qui croire. Chez elle, hormis en Dieu, qu'on fréquente plus que jamais depuis que le reste a sombré – messe dominicale, prière quotidienne –, on ne croit plus en rien ni en personne.

*

Depuis que les Frisés sont là, son beau-père s'est installé dans un mutisme lourd d'indifférence. Avant-guerre, leur petit appartement débordait de livres et de journaux empilés un peu partout. En rentrant des abattoirs, Jacques

chaussait ses lunettes d'acier pour se plonger dans un roman, un essai, *Lire pour envisager un monde différent, un avenir meilleur*, disait-il avec conviction. Il aimait la poésie, Hugo, Baudelaire, Mallarmé, récitait parfois à voix haute. Servane n'y comprenait pas grand-chose, mais elle aimait le rythme rassurant de son timbre grave.

Jacques avait longtemps cru au progrès et à la dignité prolétaire; en 1936, il avait fait grève et manifesté, puis applaudi l'avènement du Front populaire. À table, le dimanche, il s'enflammait volontiers, parlait droits des travailleurs, justice économique et sociale, avec des mots compliqués que son enthousiasme communicatif rendait accessibles à son auditoire. Dans ces moments-là, Servane lui trouvait autant de prestance qu'à Monsieur le Curé. Sa tante lui avait raconté comment, ancien militant de la Jeunesse ouvrière chrétienne, il aurait pu faire le séminaire; mais influencé par ses camarades communistes – bien que lui n'ait jamais pris sa carte –, il était resté ouvrier. Elle avait baissé la voix pour ajouter, *Et puis, il y a eu ma sœur*.

Le pacte conclu en 1939 entre Staline et Hitler avait chamboulé toutes ses certitudes. Comment continuer à lutter face aux forces ainsi réunies? Dès lors, il avait cessé de s'enthousiasmer pour les idées nouvelles – bientôt pour les idées tout court.

Servane en a pris la mesure les jours d'hiver où le charbon a commencé à manquer, en le voyant piocher sans hésiter dans ses livres autrefois chéris. Il les a à peine regardés brûler. Seule la grosse bible a été épargnée.

La mobilisation a achevé de le briser. Bien que veuf avec une enfant à charge, Jacques a dû partir. À son retour, la défaite et son cortège d'humiliations ont définitivement enfoncé le clou. Il l'avait toujours pensé, la guerre était perdue d'avance. Il a demandé à Servane d'arrêter l'école pour chercher un travail – *Pour ce que tu en feras, de l'instruction, tu en sais largement assez, il suffit de voir ces pantins qui nous dirigent, toutes leurs connaissances n'ont rien empêché.* Elle n'avait pas eu d'autre choix que d'obéir.

Récemment, il a échangé le poste de radio contre quelques seaux de boulets. *De toute façon, la plupart des nouvelles sont fausses, et tu seras bien contente de manger chaud.* L'argument ne l'a pas convaincue – elle savait déjà que les programmes de musique lui manqueraient bien davantage que les actualités.

Désormais, le silence recouvre tout.